

I

RÉPONSE

POUR SERVIR DE RÉFUTATION

AUX OPINIONS ET A LA CRITIQUE

DU RAPPORT DE M. CONSTANT DUMÉRIL,

sur mon mémoire

CONCERNANT LES OPHIDIENS,

Lu à l'Académie des Sciences le 5 mars 1832;

SUIVIE

D'UNE RELATION DE CHASSE

DANS LES ILES DES BOUCHES DU GANGE,

Adressée à MM. les membres de l'Académie des Sciences.

PAR

M. LAMAREPICQUOT,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

Paris.

CROCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
place de l'École-de-Médecine, 15.

M. DCCC. XXXV.

THIS MATERIAL MAY BE PROTECTED
BY COPYRIGHT LAW (TITLE 17 U.S. CODE)

RELATION

D'UNE CHASSE DE RHINOCÉROS SANS CORNE,

Lequel constitue, sinon une espèce nouvelle, au moins une variété.

Lors que j'entrepris un troisième voyage dans la partie la plus sud du Bengale (Sunderbunds ou Sundries), mon but était d'augmenter ma collection zoologique de quelques uns des animaux qui peuplent les vastes solitudes de ces contrées. Durant dix mois de l'année, le sol de ces îles est fangeux et l'air fort insalubre. L'homme, pendant ce temps, n'ose aborder ce repaire des fièvres les plus dangereuses. L'exploration de ces immenses forêts, baignées par le Gange et les eaux du golfe de Bengale, semblait même m'offrir des difficultés presque insurmontables : aussi des amis me donnèrent le conseil, tant à Chandernagore qu'à Calcutta, de renoncer à mon entreprise ; mais je crus qu'il était en mon pouvoir d'en surmonter les dangers, tant pour moi que pour les hommes que j'avais engagés dans ce voyage, en mettant en usage les moyens hygiéniques qui étaient à ma disposition, et en prenant des mesures énergiques contre les attaques des voleurs, auxquelles je pouvais être exposé dans la campagne que j'allais ouvrir.

Après avoir commencé mes préparatifs à Chandernagore, lieu de ma résidence, je me rendis à Calcutta pour y achever mes dispositions ; je partis de cette dernière ville le 2 novembre 1828. Deux grands bateaux, montés chacun par cinq marins du pays, portaient les provisions de toute espèce, nécessaires à moi, à neuf Portugais, Indiens et Musulmans, tous chasseurs et préparateurs, et à deux domestiques. En quittant Calcutta, je me dirigeai vers le canal de *Kcedrepoor*, qui sert de communication entre les branches orientales du Gange et de l'*Hougly*. Après cinq jours de navigation, je pénétrai dans les îles que je voulais explorer. La fièvre n'y avait pas encore cessé ses ravages.

Lorsque je revins d'une course peu lointaine, je remarquai qu'il

y avait du découragement chez mes chasseurs, Indiens et Portugais, nés au Bengale. La cause tenait à ce qu'ils voyaient les lieux où ils devaient agir couverts de Tigres, de Buffles, de Crocodiles énormes ; et qu'ils redoutaient l'approche des voleurs qui viennent souvent se réfugier dans ces parages, après avoir détrossé les voyageurs qui vont et viennent de Dacca à Calcutta.

Après quatre nuits passées dans ces forêts sauvages, j'eus la certitude, par des préparatifs de chasse que je faisais, que mes hommes étaient découragés par les hurlemens affreux que poussaient les hôtes de ces forêts pendant la nuit. Ce fut en vain que j'essayai de relever leur moral abattu dans un moment où j'avais besoin de leur courage. Je fus contraint, pour le moment, d'abandonner le projet d'ouvrir une chasse dans ces quartiers, et de remonter une des principales branches du Gange, vers le nord, pour me rendre à Kulna, grand bazar qu'on rencontre entre Calcutta et Dacca. C'est là que je pensais trouver des hommes habitués à ces courses périlleuses. Après avoir donc fait mes conditions et engagé six hommes bien décidés, tous armés de fusils anglais et de flèches empoisonnées, je les fis monter sur un troisième bateau, et je me dirigeai, avec ma petite flottille, vers les parages d'où j'étais parti il y avait cinq jours, après avoir séjourné environ trente-six heures à Kulna.

En rentrant dans ces forêts, mon but principal était de me procurer un ou plusieurs Rhinocéros qui habitent cette partie de l'Asie, et quelques autres animaux sauvages de ces contrées. Je parcourus donc les endroits fangeux de ces forêts fréquentés habituellement par cet animal que je cherchais. Ayant pénétré avec deux bateaux dans de petites rivières où j'espérais rencontrer quelque chose, d'après les renseignemens que me donnèrent mes derniers chasseurs, je trouvai sur l'une d'elles un camp flottant d'Indiens, hûcherons, arrivés depuis peu d'une province voisine, nommée le Jessor. Ils étaient occupés à faire leur déjeuner, qui se composait de riz cuit dans de l'eau, de quelques plantes, qu'ils mangent avec un peu de poisson et de kary (préparation excitante qui facilite la digestion du riz). Après avoir fait prier le chef (vieux fakir, moine musulman, guide spirituel de ces hommes) de venir à mon bord, je lui fis demander s'il n'avait pas vu ou entendu le cri du *Gandar*, (nom du Rhinocéros dans le Bengale) depuis

son séjour dans ces parages. Il me fit connaître par sa réponse que plusieurs de ses hommes en avaient vu un qui traversait telle rivière.... il y avait trois jours. Étant ainsi informé, je pris la détermination de camper quelques jours vers l'endroit qui m'était indiqué. Le lendemain, je dirigeai une partie de mes hommes pris à Kulna, accompagnés de ceux que j'avais pris à Chandernagore, vers l'endroit où je devais supposer que le Rhinocéros avait pénétré dans la forêt. La journée s'écoula sans résultat heureux. Étant accablés de fatigue, nous nous reposâmes le jour suivant, pour donner plus d'activité et d'extension à la chasse du lendemain.

De bonne heure, nous nous apprêtâmes, et, après que le premier repas fut fait, et que le soleil fut assez élevé sur ces forêts, nous nous divisâmes en deux escouades, et nous nous dirigeâmes vers une partie profonde et épaisse d'une de ces îles, où nous abordâmes par de petites rivières; mon troisième bateau reçut une autre direction.

Vers une heure après midi, deux hommes d'un de mes bateaux vinrent m'annoncer qu'ils avaient trouvé deux Rhinocéros, et que leur chef m'envoyait chercher *pour faire le coup de feu*. Au même instant, je concentrai mes forces disponibles et me rendis avec une peine infinie vers le lieu où deux de mes chasseurs surveillaient ces animaux, à une distance d'environ quarante pas. En effet, arrivé à l'endroit indiqué, j'aperçus un Rhinocéros femelle; accompagné de son petit.

Après l'avoir observé un quart d'heure environ, et avoir reconnu tout le danger de notre position; car nous avions rencontré de grands obstacles pour parvenir sans bruit à cette première distance, occasionnés par l'épaisseur des broussailles épineuses, des lianes et des acacias rampans, qui rendaient notre retraite aussi périlleuse que difficile, dans le cas où, ne tombant pas aux premières balles, cet animal féroce, triplant ses forces pour la défense de son petit, nous eût chargés, je crus donc qu'il était de mon devoir d'examiner toute l'étendue du danger où je me plaçais pour avoir seulement le vain amour-propre de dire: *c'est moi qui l'ai tué*. Si je le manquais, plusieurs de nous devaient nécessairement trouver une mort affreuse, soit après vingt blessures graves reçues de ce farouche animal, soit enfin au retour de la nuit, où, trouvés palpitans encore, nous devions être dévorés par les Tigres, très communs dans cette île,

éloignée de plus de soixante lienes de Calcutta, et privée de tous secours chirurgicaux. Considérant enfin comme perdus avec moi les avantages attachés à un voyage que je voulais accomplir; me rappelant en outre un grand nombre d'imprudences de ce genre, commises sans nécessité, et particulièrement l'événement arrivé à l'infortuné Duveaucel, voyageur français, qui, placé dans une position moins périlleuse que celle où j'étais, tira sur un Rhinocéros qui le culbuta, et dont la blessure aida à le faire descendre au tombeau, j'obéis donc à ce sentiment de prudence, plus fort que moi dans le moment, et j'opérai assez difficilement ma retraite vers mon bateau, en attendant le résultat qui allait avoir lieu. Du reste, je laissais derrière moi trois chasseurs dont le chef était fort exercé dans ces sortes de dangers, et qui m'assura qu'à cette distance il le culbuterait à la première d'une de ses balles qui étaient en fer. Après que j'eus donné un coup de sifflet, signal convenu entre nous, le coup de feu se fit entendre. Celui de ces hommes qui le tira me donna la preuve d'un grand courage; bien que l'appât du gain le dirigeât dans cette circonstance (je lui payai cette pièce trente roupies siccas (*soixante-quinze francs*, valeur de notre monnaie), encore son adresse égala-t-elle sa témérité; car, ayant approché de cet animal à trente pas sans en être aperçu, il lui lança la balle dans l'un des poumons, et le blessa mortellement.

Immédiatement après le coup de feu, cette énorme pièce fut mise hors de combat; le spectacle que nous offrit cet animal, en luttant contre la mort, fut bien extraordinaire par la force qu'il déploya. Les sauts et les bonds qu'il fit pendant vingt-cinq minutes produisirent des effets bien remarquables. Des arbres sains, d'un diamètre de quatre à six pouces, furent, les uns cassés à deux et trois pieds de terre, d'autres furent renversés avec la souche et la terre qui les environnait; d'autres enfin, d'un fort diamètre, mais déjà creux et frappés de vétusté, furent rompus et écrasés vers l'endroit où cet animal portait des coups avec sa tête, tant fut grand l'excès de force que montra cet énorme mammifère! Il sera peut-être bien difficile de croire que pendant cette lutte, la terre frappée de son poids excessif, dans les bonds qu'il faisait, communiqua plusieurs fois jusqu'à moi (environ cent pas) des commotions à peu près semblables à celles d'une

légère secousse de tremblement de terre (Il faut remarquer que ces localités sont très humides et baignées par le Gange). Ses cris étaient une sorte de beuglement d'une force extrême, ressemblant à ceux d'un taureau adulte animé par une forte passion.

Dans le désordre du premier moment, je crus que quelques uns de mes malheureux chasseurs avaient été victimes de leur audace, n'entendant ni second ni troisième coup de feu, quand, peu après, je vis arriver à moi l'intrépide Sobol, nom de celui qui l'avait tué, m'annonçant sa victoire.

A l'instant même je me rendis à l'endroit. En arrivant, je fus frappé du désordre épouvantable qu'offrait la scène : le Rhinocéros gisait pêle-mêle au milieu des arbres renversés et brisés; il était noyé dans une masse énorme de sang boueux dont il était couvert; l'animal palpitait encore, et, en se roidissant, il fit entendre les derniers mugissemens qui imprimèrent encore une sorte de terreur !

Mais quel fut mon étonnement quand, en examinant ce mammifère, je vis qu'il était privé de corne et qu'il n'en avait jamais porté. Cette circonstance me frappa d'autant plus qu'aucun voyageur n'avait encore parlé de cette particularité et que d'ailleurs le nom de *Rhinocéros*, mot qui vient du grec, ne semblait s'adapter à son espèce que d'après la corne qu'il porte sur le nez. D'où vient donc qu'il n'en avait pas ? Est-ce une espèce nouvelle ? est-ce une anomalie ? voilà quelles furent mes premières réflexions.

Après m'être mis en mesure de dépouiller ce précieux animal, je procédai à la manœuvre convenable pour lui donner une position demi-verticale ; mais quel fut mon regret, quand avec les forces réunies de mes deux bateaux formant un effectif de quinze hommes (en général les Indiens sont d'une très faible constitution) : je ne pus obtenir aucun résultat heureux à cause du poids et des dimensions de son corps. Après une heure d'efforts inutiles, nos forces étaient épuisées et j'étais au désespoir d'être obligé d'en venir à lui couper la tête, quand nous vîmes arriver le vieux fakir dont le camp était peu éloigné. Après m'avoir fait son *salam*, entre autres questions qu'il me fit faire par l'un de mes hommes, j'appris qu'il me suppliait de lui donner une partie de la chair de ce *Gandar*, ce à quoi je répondis affirmativement.

Mais cette demande m'avait suggéré l'idée de lui demander des forces en échange du cadeau que je lui faisais. Ayant appris qu'il avait quatre-vingt-cinq hommes avec lui, je lui dis que, s'il parvenait à m'en fournir cinquante à soixante, sous une heure, je lui donnerais la totalité de la chair, lorsque j'en aurais retiré la tête, la peau et les os. Il accepta ma proposition avec beaucoup de joie, et il donna ordre aussitôt à deux de mes bateliers, qui, cinq quarts d'heure après, revinrent avec soixante-douze hommes chargés et armés de haches, de coutelas, de cordes, etc., ustensiles que j'avais demandés. Mais à l'instant où, avec le fakir, je faisais renouveler les conditions auxquelles j'assujettissais ces nouveau-venus, trois d'entre eux se jetèrent avec un zèle acharné sur l'animal, et lui portèrent plusieurs coups de hache. Ayant vainement cherché à les ramener à la raison; car je ne pouvais leur faire comprendre que je voulais la peau entière de cet animal, je saisis une forte branche dont je fis un bâton, et je me vis obligé de les charger vigoureusement en les forçant de prendre la fuite. L'un d'eux, plus violent que les autres, revient sur moi, lève sa hache et cherche à m'en frapper en m'obligeant à la retraite, et en appelant ses camarades qui restent spectateurs, ainsi que quelques uns des miens qui n'étaient pas placés pour voir la fureur de cet homme.

Tout en effectuant une retraite calculée vers un arbre où j'avais, il y avait peu d'instans, placé huit à dix fusils chargés, je continuai à lui porter encore quelques coups dont il fut assez maltraité. Arrivé vers l'arbre, je saisis un fusil dont je plaçai le canon à deux pieds de sa poitrine et tout prêt à lâcher le coup; engagé par ses camarades, il mit bas sa hache et me fit des excuses. A l'instant, je fis intimer l'ordre au fakir d'annoncer à sa troupe que, si elle ne se soumettait pas à ce que j'exigerais d'elle, j'allais faire feu sur ceux qui se mutineraient de nouveau, et qu'après avoir coupé la tête du *Gandar*, j'empoisonnerais la chair de l'animal avec le *bip* (mot hindou qui veut dire poison) que j'avais dans un baril, c'était du *préservatif arsenical*; et j'ajoutai que la plus petite quantité qu'ils mangeraient alors de cet animal les ferait périr en moins de dix minutes !

Cet arrêt, prononcé avec l'accent d'un reste de colère, effraya ces hommes ainsi que le fakir lui-même qui craignait de perdre

un butin si précieux pour sa caravane. Il s'avança donc vers moi et m'assura, en prenant Mahomet à témoin, qu'il ferait obéir et travailler ses hommes d'après les ordres que je lui donnerais ; ce qui eut lieu en effet.

Pendant un moment, je me suis trouvé dans une très fausse position par rapport à la disproportion numérique des hommes que j'avais contre moi ; attendu que beaucoup de mes hommes, musulmans eux-mêmes, se seraient sans doute joints aux autres en cas de collision, vu l'influence immense d'un *fakir* sur ces hommes, auxquels je ne pouvais opposer que cinq Portugais. J'aurais inévitablement succombé dans cette lutte inégale si j'avais le moins faibli avec ceux qui portèrent les premiers coups ; alors c'en était fait du reste du rhinocéros qui eût été mis en morceaux par les autres ; et j'aurais eu la douleur de perdre un sujet précieux qui déjà m'avait coûté tant de soins.

DESCRIPTION du Rhinocéros, appelé par les Hindous Gaïnda ou Gandar.

C'est avec beaucoup de peine que j'ai pu introduire le scalpel dans les chairs, à cause de l'épaisseur du cuir qui n'avait pas moins de sept à huit lignes, et de la dureté des callosités tuberculeuses qui formaient la première couche de la peau. Je fus même obligé d'avoir recours à un plus fort instrument, quoique la partie où je fis une section (le ventre) me parût moins épaisse que toute autre. Ces callosités, aplaties, recouvrant le cuir, étaient d'un diamètre de huit à quinze lignes selon les régions du corps. La longueur totale de ce mammifère, en mesurant l'espace qu'il occupait dans la forêt, était de onze pieds sept pouces ; sa hauteur, mesurée depuis le garrot jusqu'à la partie inférieure du sabot, était de cinq pieds trois pouces ; le cuir, principalement vers la région dorsale était garni de quelques poils, courts, roides, qui semblaient avoir été rompus ou usés par l'âge avancé de l'animal ou par toute autre cause ; l'extrémité inférieure des jambes, très courtes, de ce mammifère, était armée d'un sabot corné, divisé en trois parties dont celle du milieu était plus forte que les deux autres.

Le tissu cellulaire-graisseux ne me parut abondant sur aucune partie du corps, par cela même, sans doute, que cette mère allaitait son petit ; la glande mammaire, portant deux pis, gros, peu allongés, n'avait qu'un très petit volume extérieur, mais elle en avait un très grand dans la cavité profonde où elle était logée. Les plus gros vaisseaux lactés étaient de la grosseur du cylindre d'une moyenne plume à écrire ; le lait, que j'ai goûté, était abondant, plus sucré que le lait de vache, et très agréable. Sa queue était courte (d'un pied environ), aplatie, et plus large vers la partie inférieure qu'à la racine, garnie sur les bords d'un poil noir, épais et court : son usage semble n'avoir d'autre fonction à remplir que celle de garantir les parties voisines de l'injure des insectes ; cependant, aux alentours de cet appendice, on voyait un assez grand nombre d'insectes parasites, plats, de l'ordre des aptères, ayant trois à quatre lignes de diamètre. Les mâchoires du Rhinocéros étaient garnies de deux fortes canines, tant au maxillaire supérieur qu'à l'inférieur, déjà altérées, vu l'âge de l'animal, parmi lesquelles on en voyait de plus petites ; les molaires étaient au nombre de huit, sur chaque côté des mâchoires supérieure et inférieure. Pour un mammifère de cette force, l'œil était très petit ; la pupille était noire et ronde ; le pavillon de l'oreille était large, simple et prenant vers le garrot une direction semi-verticale ; la lèvre supérieure était plus longue que celle qu'elle recouvre. Cette partie de la bouche semblait très mobile, et jouir d'une grande force ; elle était de forme arrondie, conique vers la base, et d'une grande souplesse lorsqu'elle saisit des aliments. Je remarque que j'ai faite chez un individu vivant que j'ai vu plusieurs fois chez un prince indien que je connaissais, le nabab de Chittepour, près de Calcutta.

J'ai regretté de ne pouvoir visiter le canal alimentaire, et de ne pouvoir me faire un bénéfice personnel de la charpente osseuse qui m'appartenait encore, suivant mes conventions avec le fakir ; mais il me fut impossible de faire entendre raison aux hommes rudes qui m'avaient assisté dans cette opération. Je fus donc forcé, attendu que la nuit approchait, de leur abandonner au delà de la portion que je leur avais promise, sur laquelle ils se jetèrent comme des vautours affamés.

Cet animal farouche vit dans la solitude ; il préfère les parties

les plus profondes des forêts de ces vastes îles ; il ne mange que des feuilles ou de jeunes pousses d'arbres ; comme le buffle, il aime à se vautrer dans les lieux humides et fangeux, mais on ne le rencontre jamais, comme ce dernier, en plaine et en société. La partie la plus fourrée de ces lieux sauvages est donc celle où on doit le chercher. Le *Gandar* aime une chaleur modérée ; il passe à la nage les plus grandes rivières de ces parages, surtout au retour du rut. En général, il fuit tous les animaux, et tous en sont également effrayés. Sans les rechercher, s'il en rencontre, il leur livre de violens combats, et il en sort toujours vainqueur. Les naturels du pays prétendent que le Tigre royal, le Buffle et l'Éléphant, ses plus cruels ennemis, ne peuvent lui résister. Il se précipite, avec une égale fureur, sur l'homme, quand il en trouve l'occasion. Pour le tuer, il faut toujours le surprendre ; autrement cet animal, aveuglé par une férocité qui lui est propre, culbute tout ce qu'il voit, s'il n'est arrêté par une arme à feu.

Quand on veut chasser cet animal indomptable, il faut prendre des armes de gros calibre avec des balles en fer, et faire ensorte de ne jamais en être vu. Lorsqu'on en soupçonne un dans un fourré épais, il faut s'en approcher sans bruit, avec les plus grandes précautions, et ne pas le tirer à plus de quarante pas.

Dans cette chasse, souvent périlleuse, il faut toujours être un certain nombre, afin de le tuer aux premiers coups de feu : autrement, l'animal en se précipitant vers l'endroit d'où sont partis les coups de fusil, peut donner la mort à tout ce qui s'offre à sa vue, si la balle d'un autre ne vient mettre fin à la course qui précède le combat.

Pendant que je m'occupais à dépouiller cette femelle de Rhinocéros, mes chasseurs, que j'avais envoyés à la recherche du petit de cette femelle, lequel s'était enfui lors des mugissemens et du combat de sa mère, m'envoyèrent l'un d'eux me dire qu'ils l'avaient retrouvé.

Désirant l'avoir vivant, j'usai, avec mes forces, de plusieurs moyens pour l'acculer dans une partie des broussailles où il était couché et où j'avais placé des cordes, etc. ; mais une fois levé de son gîte, il força le piège en jetant de violens cris qui effrayèrent ceux qui le surveillaient dans cet endroit : il fit donc sa trouée, et s'évada.

Devenu sans protection par la mort de sa mère, et certain d'ailleurs que dans quelques heures il devait être dévoré par les Tigres très nombreux dans cette forêt, j'ordonnai à mes hommes de le poursuivre et de le tuer d'un coup de feu pour m'en assurer la propriété : ce qui eut lieu.

Ce jeune animal était âgé d'environ quatre mois ; il pouvait peser trois cents livres : c'était aussi une femelle. Après avoir préparé ce riche butin, nous nous disposâmes à regagner nos bateaux. Notre retraite offrit un bien étrange coup d'œil : qu'on se figure quatre-vingts et quelques hommes, dont vingt-trois traînaient le cuir de cet énorme animal à travers un sentier presque impraticable, où cependant j'avais fait passer la hache, tous chargés de chair, couverts de fange et de sang ! La nuit commençait ; nous fûmes obligés de marcher en groupe serré pour éviter de voir l'un de nous enlevé par les Tigres, attirés par l'odeur de la chair fraîche (car on en voyait quelques uns autour de nous) ; ce qui m'obligea de faire halte plusieurs fois pour faire faire quelques décharges de coups de feu, afin d'éloigner ces voisins incommodes.

Je n'avais pu encore estimer le poids du gros animal qu'approximativement ; mais cette circonstance m'offrit l'occasion de le savoir à peu de chose près, par celui supposé de quarante à cinquante livres portées par chaque homme au nombre de soixante-deux, y compris tous les viscères : rien n'était resté sur la place que les matières végétales contenues dans la panse et le reste du tube intestinal. Je pus donc estimer que ces soixante-deux charges formaient environ trois milliers, plus le poids du cuir auquel tenait encore une certaine quantité de chair, et que j'estimai de trois cent cinquante à quatre cents livres, formant un total de trois mille quatre cents livres environ. Sa chair est bonne à manger ; les Musulmans seuls, cependant, semblent s'en nourrir quand une occasion comme celle-ci se présente : le Coran leur permet de manger certaine chair tuée à la chasse.

Désirant goûter de sa chair, j'en fis préparer le lendemain deux plats par mon domestique ; l'un des morceaux était du filet (du jeune sujet) ; l'autre, une portion du foie, qui me sembla beau et sain. En effet, cette viande, bien assaisonnée, était bonne, délicate même, et franche de cette saveur forte et sauvage (même celle du

gros animal, me dirent quelques uns de mes hommes qui en avaient mangé), que porte celle du Bœuf de Madagascar, dont j'avais eu occasion de goûter sur les lieux quelques années avant.

Quant au foie, il était d'une finesse de goût qui surpasse de beaucoup celle du meilleur foie de veau.

La corne, les sabots, ou mieux les ongles, et certains os du corps du *Gaïndar*, passés par les mains des Brâhmes, charlatans et autres imposteurs du pays, servent de talismans aux hommes simples et ignorans, malheureusement trop nombreux dans ces belles contrées, lesquels sont la proie de l'ignorance, de la superstition la plus grossière. C'est encore par la présence ou l'influence de ces misérables dépouilles qu'ils prétendent éviter la lèpre, la griffe du tigre, et la dent mortelle du serpent.

Ma chasse, qui a duré quarante-deux jours de courses, de dangers et de fatigues, en tout genre, pour la préparation de mes animaux, à bord de mes bateaux, et leur conservation, etc., etc., m'a valu deux Rhinocéros sans corne; un Tigre royal; trois Axis (cerf moucheté), cinq Crocodiles, deux espèces; un Dauphin du Gange; quatre Chats tigres, deux espèces; deux Saugliers; six Singes, deux espèces; dix Monitors (Tupinambis) *Varanus vitalis*, deux espèces; plusieurs autres espèces de Sauriens Ophidiens, Chéloniens, Emydes, Mollusques divers, et cent trente-trois grands oiseaux rapaces (Aigles pêcheurs; Vautours, trois espèces, Ducs; etc.) Echassiers (plusieurs espèces de Grues et Cigognes à marabouts) et autres de ces contrées sauvages.

Sur vingt-huit personnes engagées par moi dans les chances hasardeuses de cette longue exploration, je n'ai eu que trois fiévreux que j'ai traités avec le *sulfate de quinine*, donné d'après les indications consignées dans le Formulaire magistral de Magendie.